

On en parle, on en discute, on en débat, parfois, même on en prononce le nom.
Parfois, on prend les études, les schémas, les relevés géographiques, les relevés socio-économiques. On la prend en exemple, en porte étendard, en piste à suivre, en exemple à monter en épingle.
On note, on accroche, on biffe, on corrobore, on chuchote, on reprend, on explique, on monte une voix, on gronde en puissance, on monte une mayonnaise.
On en finit par monter une mayonnaise.
On dit que nous sommes à la charnière. On dit que l'histoire va s'écrire, on nous fait penser que le monde avance, qu'il se prend à un risque, qu'il s'aventure dans cette partie infime d'un iceberg qui représente plus de la moitié de la population mondiale.
On nous fait porter des diplômes, on nous fait porter des uniformes, on nous fait porter un chapeau de frilosité, on nous pose dans une marge en effet de bande.
On nous fait prendre des vessies pour des lanternes.
On s'accorde à nous reconnaître, à nous mettre en un centre terriblement décentré.
On nous annonce de glorieuses décennies, on nous fait miroiter l'instrument de notre subversion, on nous prêche des intentions louables.
On nous glisse à l'oreille qu'il serait malvenu.
Mais il est déjà, terriblement, ostensiblement, trop tard.
On nous prêche une infinie patience, une maternelle attention, une douceur impassible, une révolte par les cheveux.
Il est trop tard. Est-il trop tard ?
Une femme, encore, n'est pas nommée à la tête d'une institution.
Une femme, encore, une femme, encore, une femme, encore ...
Une chanson ad libitum.

Isabelle Bats